LE LIMOSIN.

LA Royne Mere a gouuerné ſept ans l'Eſtat de la France pendant le bas aage du Roy, (la neceſſité des affaires a introduit ceſte forme de gouuernement, encore qu'elle ne s'accorde pas au naturel François.) Toutes choſes ſe ſont paſſées en aſſez bon ordre durant le temps de ſa Regence; Et cette monarchie eſt grandement tenuë à ſa prudence & à ſa bonté : Il eſt vray que ce ſont des parties qui ont eſté neceſſaires en vn temps, mais non pas en tout temps. Car il y a quelques manquemẽs dont on peut accuſer ſa facilité. Tout ce que l'on peut dire ſi le Roy n'a pas eſté bien ſerui : c'eſt qu'il y auoit faute d'vn homme. L'eſprit de la femme eſt ſubtil & inuentif, mais il n'eſt pas propre pour gouuerner & conduire. Si le bon-heur de la France euſt produict vn homme digne de cette charge, il euſt eſté difficile de le trouuer ſans intereſt. D'en choiſir vn qui ne fuſt releué par deſſus les autres, perſonne ne luy euſt obey; de le prendre d'authorité ſans eſtre capable, c'eſtoit la ruyne de l'Eſtat.

Il a dõc eſté neceſſaire pour fuyr tels inconueniens, que la Royne Mere ayt eu le gouuernement, non tant pour l'vtilité que l'on ſe pouuoit promettre de ſon adminiſtration, que pour le danger qui pouuoit arriuer s'il euſt eſté mis entre les mains d'vn autre; La perſonne du Fils & la qualité de Roy ne pouuoient courir fortune de la vie, ny de l'Eſtat, entre les mains d'vne Mere, & d'vne Royne.

Le Roy l'a deſ-ja recogneu, & ſi Dieu nous faict la grace de luy voir atteindre les parfaictes experiences du gouuernement de ſon Eſtat (comme de iour en

iour il y en prend vn heureux & miraculeux accroissement,) Nous le verrons iuger de tout ce qui s'est passé pour le bien de son seruice, amender ce qui se trouuera d'imparfaict, & oster ce que l'abus & la necessité du temps peut auoir introduit: Telles exercitations fortifieront d'auantage son iugement que s'il eust trouué toutes choses à souhait. Il se loüera de cognoistre que la France manquoit d'vn homme, & qu'il est cest homme, qui se rend luy mesme necessaire à ses affaires, qui auoient besoing de sa presence.

On accuse le gouuernement de la Royne Mere sur le mesnagement des finances: Les curieux disent, Où est cest espargne du Roy Henry le Grand? Que sont deuenus ces thresors extraits des substances de tout vn peuple, qui composoient vn corps d'esperance, dont l'ame & la vie faisoyent vne partie de la puissance de cette Monarchie? Ils ne sont plus: C'estoit le bras du Roy qui deuoit enfoncer cet arc, & debander ce fort nerf en quelque bonne & grande occasion, non pas en faire ou permettre l'employ sans subiet & sans vtilité.

La condition des grands comme celle des petits, est subiecte à la censure, car la langue qui est sans respect ne pardonne à personne. Encore que le Roy soit content, il les faut payer de raison pour les faire taire.

Les Poëtes racontent que trois puissantes Déesses entrerent en contention pour vne põme d'or: La dispute n'estoit pas de peu, puisqu'il y alloit de leurs merites: Aussi le iugemẽt fut trouué si difficile que les Dieux s'en voulurent abstenir, l'auguste Iunon, la chaste Minerue, & la douce Venus, s'exposerent nuëment aux yeux d'vn Berger ignorant, & subirent à sa senten-

ce: l'Allegorie explique que puis que le ſens commun eſtoit le iuge, la volupté ne pouuoit perdre ſon proces.

Nous auons veu cette fable de nos iours: Trois partys ſe ſont faicts en France: l'Eſtat, la Religion & l'Opinion. Il s'eſt agitee vne queſtion de telle importance qu'vne aſſemblee generale de tous les ordres ne l'a peu reſoudre ny determiner. Cependant l'argent du Roy (qui eſt ceſte pōme d'or) a eſté vendiqué & par vn aduis commun adiugé à ceux de la nouuelle opinion qui ont plaidé leur cauſe.

Ie dy bien d'auantage: Cette Opinion ne s'eſt pas contentee de preſenter le collet à l'Eſpouſe de Ieſus Chriſt, & mettre en controuerſe le droit de la vraye Mere en la preſence de ſon fils aiſné; Elle a debatu le prix de la courſe auec la Royauté: Comme vne autre Atalante ſa viſteſſe a eſté ſurmontee auec ces pommes d'or, les plus auancez de ſon parti ont tiré les recōpenſes & pris argēt pluſtoſt pour ſe taire, que pour parler, on ne les en blaſme pas, veu qu'ils ont ſeruy le Roy, & bien fait leurs affaires.

La raiſon d'Eſtat veut qu'ils ſoient maintenus & conſeruez, vn chacun le deſire de la façon que nous ſommes: Mais s'ils entrent en meffiance de la bonne volonté du Roy, & deſirent ſa s'agrādir: Nous pouuons croire que leur mauuaiſe volonté croiſtra touſiours auec ſa liberté.

La liberté de conſcience (qui eſt le frain des Ames eſt le ſubiect de leur opinion; Si Dieu eſt ſerui de la ſorte, quels reſpects humains ſe peuuent promettre les puiſſances ſuperieures? Ils ſont bon nombre de gens

de bien & fideles seruiteurs de Roy, mais c'est par consideration de leur interest, & qu'ils ont quelque chose à perdre. S'ils ayment la paix : cela procede de la bonté de leur naturel, car leur religion ne leur apprend pas cela.

Durant les premiers ans du Roy, combien de tours á fait leur Cercle, que d'assemblées d'Eglises en leurs villes d'ostages. Ils n'ont pas eu honte d'introduire l'estranger (sans permission) contre les loix du Royaume, & les maximes d'Estat, dont ils se disent si religieux obseruateurs.

Ils ont formé des Republiques, & des gouuernemens populaires dans l'Estat de la Monarchie, qui à peine recognoissent le nom de la puissance du souuerain.

Ils ont demandé le droict spirituel de l'Eglise en diuers lieux, pour l'entretenement de leur Ministere.

Ont tasché d'obtenir vne Cité en chasque prouince, & deux Magistrats en chasque compagnie souueraine pour apprendre iusques aux secrets du Conseil.

Ont instamment poursuiuy vne charge du gouuernement general de leurs peuples, pour vne personne à leur mode, qui ne respondist de ses actions qu'à sa Majesté.

N'estoit-ce pas opposer vne volonté contraire à l'obeyssance qui se doibt rendre au souuerain? Donner vn cõpagnon au Roy? luy demander partage, & s'affranchir entierement de leur naturel debuoir?

A tout cela que pouuoit faire vne femme qui n'estoit pas assez forte pour faire la guerre, ny assez absolue pour vnir les volontez diuisées de ses subiects,

contre vn parti formé? La distribution des thresors du Roy ne fut-elle pas alors necessaire pour acheter la paix? les pensions de ceux que le mescontentement des grands auoit appelez pour former vn autre parti, ou les presens qui ont esté faicts à d'autres qui se sont contenus en leur debuoir, se doibuent ils mettre sur le tapis? Tout cela reuiendroit à la honte cõmune, car ce ne sont pas les particuliers seulement qui ont de l'argent du Roy, les villes, les Prouinces, & les peuples mesmes y ont contribué.

Le seul poinct dont la Royne Mere ne s'excuse pas, & le seul de tous les manquemens qui peuuent estre en son administration (Le Roy de son propre mouuement l'a reparé:) Ce sont les grandes recompenses de la complaisante Galigay. Pour le vray elle luy auoit donné trop de puissance & trop bonne part en ses secrets & en ses conseils: car pour le mary c'estoit vne Idole iettee en fonte, sa vie & son mouuement n'aloyent que par les ressorts de l'esprit de sa femme. La credulité de la Royne Mere n'eust iamais pensé que la fortune de cet homme se rendist suspecte, ny que rien de grand deust auoir place en sa pensee, elle s'imaginoit le deffaire aussi facilement qu'il auoit esté faict, mais elle s'est trompee: Aussi c'est vne des grandes merueilles que la France vit iamais. Vn estranger incogneu, sans merite, sans authorité ny sans amis, destitué de courage, de iugement, & de conduite, a tout fait pour de l'argent: il s'est faict grand, est monté aux honneurs & a tiré beaucoup de galans hommes de son parti: a fait la guerre, asseuré ses affaires, & s'est mis en telle fortune que pour l'empescher d'aller plus

auant autre que le Roy n'y a peu mettre la main.

Monsieur le Prince & des plus grands de France, ioignirent leur interest au cõmun ressentimẽt de cete insolente fortune, mais ils ne peurent l'opprimer. Il eut des chefs puissants, des villes, & les peuples porterent l'authorité du Roy sur le front de leurs armes seulement pour le conseruer. Les armées furent prestes d'en venir aux mains, & se fust perduë la France par la France sans la prudence des chefs, qui par consideration n'ont iamais voulu donner bataille. Dieu qui ne fauorise pas le desseing des armes sans vne iuste occasion de guerre entreprit la vengeance de son Oingt: dont l'innocence estoit mal seruie de l'vn & l'autre parti: Toutes les deux armees passerent soubs le pressoir de son ire, & la mort enleua plus d'hommes de la maladie, que n'a fait le fer des plus sanglantes batailles que nous ayons veu de nos iours.

Monsieur le Duc de Mayenne (genereux Prince) qui n'entẽd pas raillerie, se mit le dernier aux champs, souffrit vn siege, & donna de belles preuues de sa valeur & de son courage, mais à la fin il eust eu du pire, sans le debris de cest enorme colosse: qui auoit couuert la France de son ombre, sur le Soleil couchant & sur le Soleil leuant.

Les ombres se retirent au montant du Soleil, ainsi cet esprit de tenebres disparut à la cholere du Roy: sa vie, sa fortune, & sa memoire, perirent en vn instant, il n'est rien demeuré de luy que le nom de ce qu'il fut autrefois.

Comme la nature ne souffre rien de vuide, vn cœur Royal ne peut viure sans amitié, le Roy a prins en af-

fection monſieur de Luynes dés ſon enfance, & la luy a ſi bien conſeruee que c'eſt auiourd'huy la plus belle fortune d'homme qui viue.

Vne telle fortune ne ſe peut poſſeder ſans enuie, c'eſt pourquoy chacun en diſcourt : les vns à cauſe de leur intereſt, les autres par opinion, & iuſques aux indifferens, tout le monde en parle. Il a tiré deux de ſes freres aupres de luy, qui le fortifient grandement, car ce ſont trois pour vn : & encore pour rendre ce Gerion du tout inuincible, on luy a fait contracter l'alliance d'Hercule.

Toutesfois il eſt à craindre que ces trois fortunes ne deuiennent comme ces trois ſœurs qui n'auoient qu'vn œil, ceſt œil ſe perdit de la main à la main, comme elles le faiſoient paſſer de l'vne à l'autre. De meſme il eſt à craindre que la faueur du Roy (qui eſt vnique) ne leur eſchappe par le chemin de tant de tranſmutations qu'ils luy font tenir, auſſi crois-ie qu'ils y donnent bon ordre, puis qu'ils ne ſouffrent pas aiſement que perſonne l'approche de trop pres.

Cette fortune n'eſt pas ſuſpecte, puis qu'elle a ſa conſiſtance en la ſeule volonté du Roy. S'ils auoient de mauuais deſſeings, ils ſe ſeroient rendus puiſſants pour ſe maintenir, au contraire pour monſtrer que leur intention eſt bonne, ils viuent ſans obliger perſonne, ny ſans faire vn amy.

Sa Maieſté s'en trouue bien, & pour faire qu'elle ſoit vtilement ſeruie, ils contiennent aupres de ſa perſonne, les meſmes Officiers & Miniſtres qui eſtoient du viuã du feu Roy : Mais le Roy n'a pas encore acquis les experiences de ſon Pere, qui eſtoit la meilleure teſte de tout ſon Conſeil.

Veritablement le Roy a des ſages & ſçauants hommes, capables de remettre le droict Romain, & toutes les couſtumes locales de France ſi les loix eſtoient perduës: Mais cette ſcience n'auiſe que la Iuſtice, qui n'eſt que le bras gauche de l'Eſtat. Il faut que l'eſpee & la force des armes ſoient en la droicte main du Roy, & que les bons Capitaines ſoient appellez aux conſeils de guerre & de paix: comme la guerre ne ſe peut faire ſans eux, la paix ne ſe doibt pareillement conclurre ſans les y appeller, veu qu'ils ſont les vrays iuges du temps & des occaſions, de leuer ou mettre à bas les armes: & peuuent cognoiſtre ſi vne guerre eſt iuſte, ou vne paix honteuſe.

Il y a des hommes d'eſpee de bon eſprit, & qui iugent naturellement ſur vne vraye & ſolide raiſon, ſans s'empeſcher de cette ſcience morte, que les gens de lettres tirent de leurs liures auec plus de ſubtilité que d'edification. Vn homme droict & entier, n'à meilleur liure que ſon entendement, ny meilleur autheur que l'experience des affaires de ſa profeſſion, au moule de laquelle il fait des iugemens fort approchans de prophetie. Ie ne parle pas des apprentis (car on n'employe pas que des gens bien-faicts, & conſommez aux affaires) mais de ceux qui ont bonne teſte, deſquels on ſe doibt ſeruir pour deux raiſons, l'vne pour le bien & l'vtilité que l'on tire de leur ſeruice, l'autre pour le mal qu'ils peuuent faire s'ils ne ſont employez: parce qu'vn bon eſprit n'eſt iamais oiſif, & vn deſpit de ſe voir meſpriſé eſt capable de luy faire faire du mal quand il n'en auroit pas la volonté,

Ie ne feray point de Iugement de la conſcience, ny du merite de Monſieur le Duc D'eſpernon, s'il prend le meſcontentement ou ſi l'on le luy donne, eu eſgard au temps : on pourroit dire beaucoup de choſes : mais il ſuffira de quelques obſeruations que i'ay faictes ſur ſon ſujet, leſquelles ſont bonnes a dire, encores quelles ne ſoient communes puis quelles ſont veritables.

Pour parler de ſa fortuné elle eſt ſans exemple. Il la faite, & la conſeruee (contre de puiſſants ennemys) durant le Regne de trois grands Roys, iuſques a maintenant qu'il ſemble qu'il ce ſoit oublié, toutesfois la bonne opinion que l'on a de luy ayde grandement, eſtant difficile à croire qu'en l'aage où il eſt il veuille perdre la fortune de ſes enfans.

Cet homme s'eſt aquis de grands ſecrets en la conduite des affaires, il à l'entregent d'entretenir beaucoup de monde en opinion de ſa ſuffiſance, & ſe communique a-peu: Ie m'eſtonne comme il peut auoir tant d'amys? Veu que ſa maniere d'obliger ne gaigne nullement le cœur des perſonnes, il eſt altier & rare en la diſtribution de ſes faueurs, plus de gens le recherchent, qu'il n'en y à qui le poſſedent, ceux de la recherche ſont ſans eſperance, & ceux de la poſſeſſion ſans contentement: qui s'engage à luy entre en ſeruitude : quiconque eſt a luy perd pluſtoſt ſa liberté, qu'il ne gaigne ſon amitié, s'il fait du bien à quelqu'vn, il le luy fait tellement ſentir, que cela meſme l'en deſgoute : s'il veut du mal, il eſt Irreconciliable: Il ne ſe cognoiſt ny à l'humilité, ny au pardon, tout cela ſont de conditions d'vn homme qui fait eſtat de viure ſans auoir beſoin de perſonne, & de ſe paſſer de tout le Monde, neantmoins il eſt tellement ſuiuy (en bonne où mauuaiſe fortune) que s'il ſe fait vn parry ou le Roy ne ſoit pas interreſſé difficilement pourra l'on trouuer en France vn homme ſi puiſſant d'amys que luy.

Il en à de toutes ſortes grands, & petits, mais ceux qu'il

appelle en son amitié sont ordinairement gens bien faits & propres à quelque chose, il vze des differences de leur condition par discretion : afin que l'enuie ne regne entre ceux qui sont a luy, & quoy qu'il en soit il n'a point de petits amys: car tous luy sont en consideration. Sans perdre riẽ de sa grauité il prẽd vne peine incroyable à les cõseruer si sa peine ne paroist pas : il visite souuent ses amys par lettres, & tout de sa main : ses secretaires ne sçauent pas la pluspart de ses affaires, il communique ses secrets auec autant de retention & de mesure, qu'il recognoist de capacité : on se peut prometre du seruice de celuy qui les entend: car il garde tousiours le meilleur, & ne dit iamais le fonds de sa pensee. Deux personnes qui seront participants du secret d'vne chose, ne feront iamais vn mesme iugement de son intention, d'autant qu'il la propose diuersement, neantmoins toutes ses diuersités respõdent à son sens, vne pluralité d'auis ne luy empesche iamais vne resolution, ou vne pensee passée en la determination de sa volonté. Ceste industrieuse façon de faire est si tenante quelle garde tout, ses amys sont tellement charmés qu'ils souffriront plustost d'estre blasmés de luy que loués d'vn autre, tant ils font estime de son iugement.

Il a bien d'auantage. Il fait toutes choses sans mener grand bruict, s'il à querelle où qu'il soit question de se rendre puissant contre quelque dangereux ennemy, soit pour le surprendre, où pour s'empescher d'estre surpris, ses preparatifs se font de son cabinet en hors.

Communemẽt les querelles des grands amenent beaucoup de Rumeur, ils menacent de loin pour estonner l'ẽnemy, prenoit du temps pour se fortifier de leurs amys, & gaigner les indifferents qui s'engagent au premier qui les employe : luy tout au contraire. Il à l'estat de ses amis en sa main, vne feuille de papier luy monstre sa puissãce quand l'occasion de les employer se presente. Il les auer-

tit à temps, & à point, ceux qui sont mandés sont prestsà ce qu'il desire, & sçauent où ils doibuent aller, chacun fait estat à part de ses amys particuliers, pour le seruir au meilleur equipage qu'il peut, & tels apres sont faciles prompts & secrets, estant difficile que personne s'en donne de garde. Si bien qu'en vne bonne affaire que l'on croira mal accompagne, il est plustost prest à faire vn corps d'armee toute ordonnee, qu'vne autre ne fera vne assemblee confuse d'amys. Et le bon est que tout cela ne luy couste guere, ne luy reuient à incommodité.

Vn homme qui a de grands desseings, & qui s'employe en beaucoup d'affaires auec vn tel soing, ne s'endort pas facilement: la nuict le couure souuent sans qu'il despouille sa robe d'estude pour vaquer a ses expeditions, la cause pour laquelle la France est sterile en hommes de grand espris, c'est la mollesse les Gentils hommes aux disciplines, & bonnes habitudes de l'ame, ils trauaillent assez leurs corps par des exercices violents : Mais cela ne fait que les endurcir au trauail comme les autres animaux, dont il arriue deux inconuenients qui les perdent, ou les rendent du tout inutiles, l'vn procede de la peine qu'ils se donnent sans discretiou, l'autre du plaisir qu'ils prenent sans mesure, estant impossible que telles natures sensueles, destituées de l'vsage des vertus morales, puissent viure autrement. Au contraires ceux qui gouuernent l'homme exterieur, par l'homme interieur, donnent vn perpetuel mouuemẽt à l'esprit & cét vne maxime certaine que quãd vn esprit reiglé & biẽ fait tient vne ame en action, iamais cest ame ne vient à gaigner inutillement le terme de son repos, & s'il est question de faire iugemẽt de quelque chose d'importance, elle s'areste tousiours sur la plus digne consideration.

L'homme duquel ie parle a beaucoup de bonnes parties, nous luy en auons veu pratiquer l'vsage en bonne, & mauuuaise fortune du temps du feu Roy, il auoit trou-

ué son Maistre, c'est pourquoy il viuoit sans s'empescher de beaucoup d'affaires trauaillant seulement pour sa conseruation.

Depuis il s'est rendu, necessaire à l'Estat, & s'est assez vtillement employé, toutesfois les maux domestiques luy tiennent beaucoup de tort, & en partie c'est la premiere cause de son mal-heur.

Le Roy estant deuenu le Maistre, le Mareschal d'Anchre mis à bas, & toutes choses changees, il s'est tenu loin: iusques à ce qu'il à trouué le moyen de mesler son interest, auec celuy de la Reyne Mere : en des-saing de se vanger des fauoris du Roy, se maintenir & conseruer la fortune de ses enfans.

Pour y paruenir il s'est fortifié d'amis & d'intelligences, par tout a son accoustumee, & particulierement auec la Noblesse de Lymosin, dont il a le gouuernement, recherchant plustost l'amitié des gentils-hommes que des Villes, a cause que le pays est desgarni de places fortes, & que pour y commander, il suffit d'estre Maistre de la Campagne.

Il y a quelque temps qu'il auoit mis le pied dans vne petite Ville entre le haut & le bas Lymosin, forte d'assiette, dont les auenues sont difficiles, la garde facile, & le passage necessaire, le lieu le plus propre du mõde pour vne seure retraicte, & pour faire beaucoup de mal.

Vzerche est cette Ville (terre d'Eglise) dont les habitans sont riches, & se sont tousiours bien gardez, occasion de la forteresse naturelle du lieu qui est vne petite montagne entouree d'vne riuiere, fors vne estroitte auenuë qui se peut facilement retrancher.

Aux derniers mouuemens viuoit vn Abbe qui sçauoit plus qu'il ne faloit pour vn homme de robbe, & n'en sçauoit pas assez pour faire le Capitaine, encore qu'il fust homme de faction. Cest Abbé craignant de perdre ceste place en temps de guerre, desirãt y maintenir son autho-

rité, & se vanger d'vn party qui s'opposoit à ses desseins y appella Monsieur le Duc Despernon, & reçeut vne garnison.

Son desseing luy reüssit, mais non pas son intention car Monsieur Despernon qui ne souffre pas de petits cõpagnons, & qui commande par tout où il a du pouuoir. Mesprisa sa courtoisie, & logea d'abord la garnison dans l'Abbaye qui estoit vne Citadelle toute faicte sans autrement rien changer toutes choses demeurant comme auparauant, dont tous les deux partis de la ville furent bien aises, & n'y eust personne de mal content que l'Abbé.

Ce fut à luy de courir & de se venir plaindre au Roy, il emporta quelques lettres de cachet mais pour auoir eu la curiosité de les voir, plustost qu'elles fussent renduës, il fust logé auecques plusieurs bons liures dont la compagnie ne luy estoit guiere agreable, mais s'estoit pour trõper le temps attendant l'impetration de son benefice.

Finalement il eust sa liberté pour ne se sentir pas obligè, de laquelle il courust fortune de la vie en vne Eglise champestre que le Sieur de Courson le vint enleuer, il estoit desia troussé quand vn bon compagnon de Prestre qui se meslè d'autre chose que de son breuiaire fust à la recousse, & d'vn coup de carrabine fit quicter la vie, l'Abbaye, & l'Abbé au Sieur de Courson.

Il fust dommage de la mort de ce gentilhomme, il estoit fort courageux, mais s'estoit vn esprit tellement ambitieux qu'il ne pouuoit pas tenir dans sa peau: Il ne parloit iamais que de se mettre en reputation par quelque coup de la main, il en vouloit aux plus grands, & le plus souuent sans occasion, il marchoit en homme de querelle, & le trouuoit-on fort rarement à pied ou à cheual, (qui est extraordinaire) sans vne espee de combat.

La main qui luy donna la mort ne luy monstra pas le chemin de la vie eternelle, encore qu'il soit mort deuant le Prestre, il n'eust pas grãd loisir de se souuenir de Dieu,

ses dernieres paroles furent dites à Monsieur Despernon non qu'il ait soing de mes enfans, & que ie suis mort pour son seruice.

L'Abbé fust assiegé, pour suiuy, & in dignement traicté pour vne iuste cause en deffendant sa vie & son bien: Mais parce qu'il viuoit mal, il n'eschappa pas la vengeance diuine, il mourust à Rheims fort miserablement, & comme il appartenoit à vn homme qui venoit de rechercher des nouueaux moyens pour venger ses passions plustost que de se recognoistre,

Cette garnison estant demeuree, ces ious passez vn vieux fou de Capitaine interessé dans le parti de l'Abbé (dont les amis viuent encores) pensant donner l'espouuante à la Ville auec son grand Chappeler se ietta dans l'Abbaye, & au lieu d'auancer quelque chose, il perdit l'affection que les habitans pouuoient auoir pour Monsieur Despernon, leur faisant naistre (à cause de la haine qu'ils luy portent) le desir de recouurer leur liberté.

Entre ceux qui ont intherest que ceste ville soit libre, Monsieur de Pompadour, est le principal : comme leur proche voisin & bon amy: ayant ses maisons, & ses terres trop proches de là : pour souffrir vne garnison il leur offrit son assistance à double intention, l'vne si la garnison estoit continuee contre la volonté du Roy, il auoit iuste subject de l'empescher, pour le seruice de sa Majesté, l'autre si c'estoit pour vne querelle particuliere, il auoit raison de si opposer pour son inthereſt.

Ce personnage à desja bien commencé, il a de tres-belles parties en luy & dignes d'vne bonne fortune. s'il y vouloit mettre peine: il est d'vne grãde & ancienne maison, Quand à sa personne il vit sagement, par le peu, & de bon iugement, mesprise beaucoup de choses dont les autres font estat: se nourrist à la peine, & aux exercices violents: se cognoist aux gens desprit & les ayme: il a le courage grand, & la volonté bonne, grandement libe-

ral, fidelle & entier à ce qu'il ayme, il gaigne tellement le cœur de la Noblesse, qu'il y a peu de Gentils-hommes qui ne montent à cheual pour luy, pour vn homme, qui n'a point de charge, il fera tousiours vn party dans son pays, & n'en y a point qui se puissent vanter d'auoir tant d'amys que luy.

En ceste occasion il a assemblé deux cens Gentils-hommes contre Monsieur d'Espernon (qui tient le cœur de toute ceste Prouince) qui n'est pas peu de chose : Monsieur Deschombery qui en est Lieutenant du Roy y a fait des troupes mais tout habile homme qu'il est il se fut troué surpris & en gagé à de grandes extremités : car les habitants qui s'estoient retranchez n'estoient pas assez forts pour prendre l'Abbaye, n'y luy mesme assez puissant pour empescher le passage à Monsieur d'Espernon, logé à deux lieuës pres auec deux mil hommes de pied, & cinq cens cheuaux pour aller au secours, il auoit bien plusieurs commissions de sa Majesté pour leuer des gens de guerre, mais tout estoit dans son coffre, & fort inutile en telle occasiō s'il a fait quelque chose de bon ce n'a esté que simplement soubs vne assemblee d'amys les habitans ont eu de l'honneur en leur fait, & le Prestre qui auoit deliuré l'Abbè. Car ce fust celuy là mesme qui gagna l'Abbaye, & indiqua tous les endroits par ou il la falloit prendre cest exploit s'est faict auec grand bruit, & peu d'effect Monsieur d'Espernon s'est retiré dans Angoulesme sans combat, & les habitans d'Vzerche ont recouuert la liberté sans effusion de sang.

Ceux qu'vn espoir de guerre à tenus en attente
Approcheront en fin de mes iustes souhaits
Que le Roy soit le Maistre & la Reyne contente,
Tout l'inthereſt des grands n'empeschera la paix.